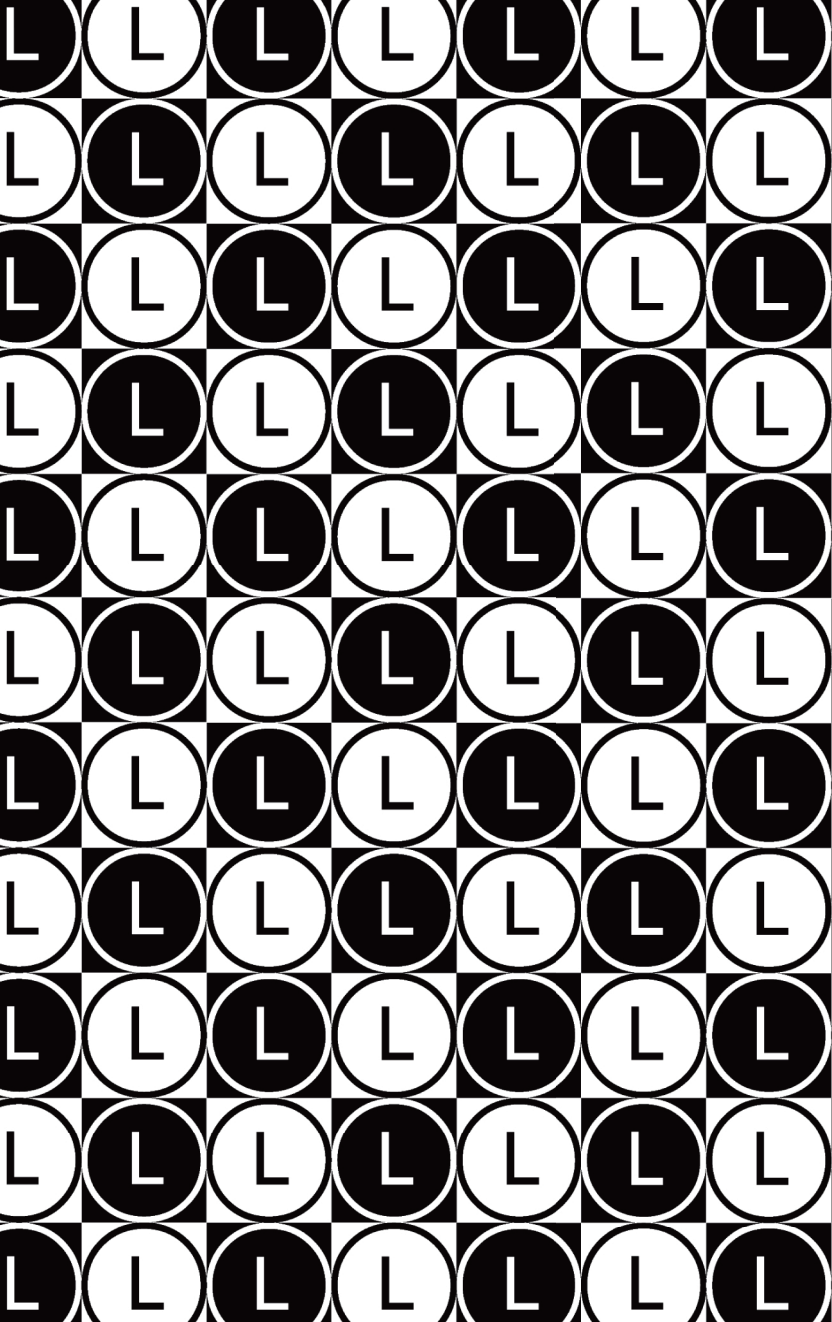
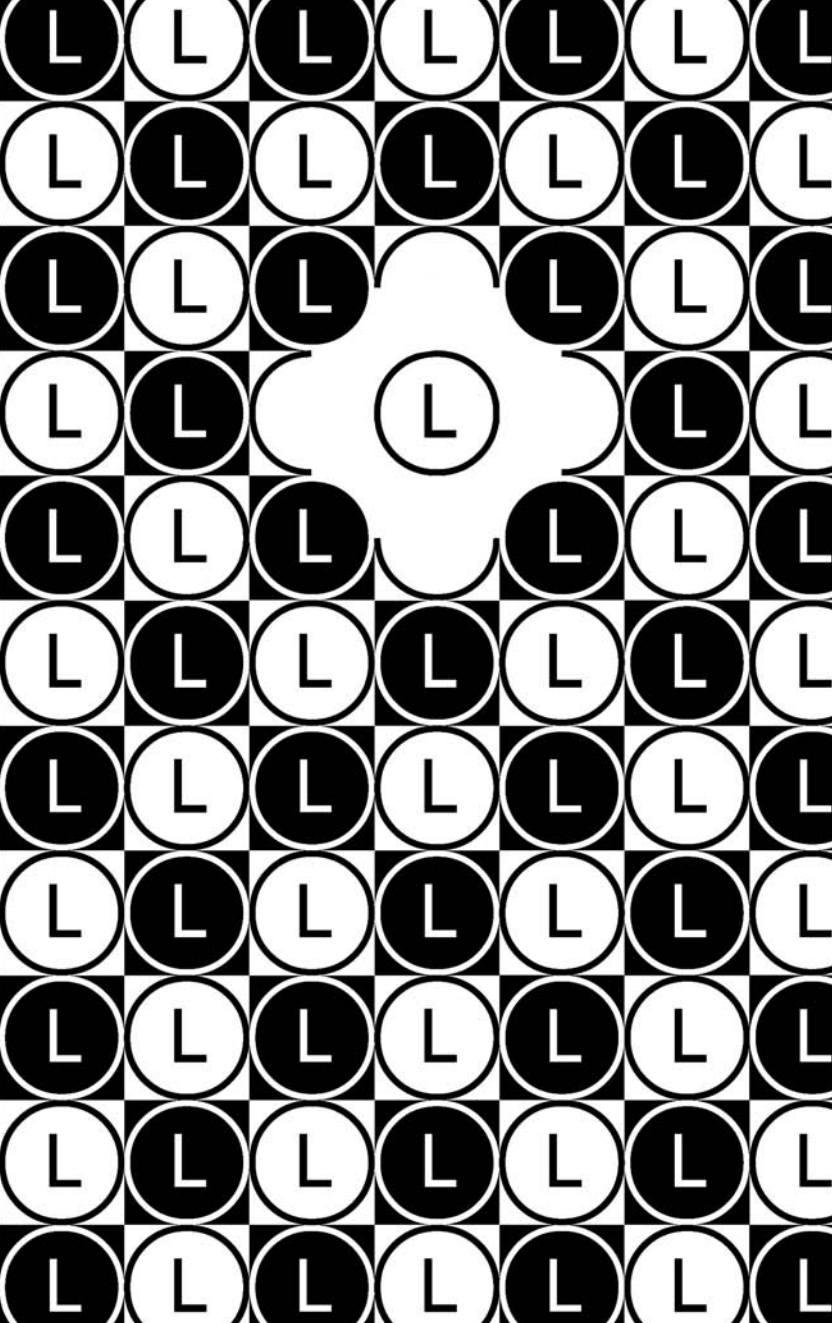


GUILLAUME CHPALTINE

BUTIN DE GUERRE

LES PRESSES DE LASSITUDE





Guillaume Chpaltine

Butin de guerre

théâtre

Les Presses de Lassitude

dernièrement parus aux Presses de Lassitude

Violante Claire

Une fille coule

L'extrême pointe de l'âge de fer

Dur

Technidolor

Le goût de la tendresse

Guillaume Chpaltine

Satellite avec vue

Joybringer

L'homme à la peau de bite

Collectif

Le cas Murdock

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>

ISBN 979-10-91219-03-7

Personnages : Martin, Pierre, Le Colonel, Delphine, Le Général, Arnaud, Adèle, Un Perroquet, Des Soldats, Marie

Une plaine, un étang, au loin un château. Deux soldats creusent le sol parfois avec une pelle, parfois avec leurs mains.

PIERRE : Qu'est-ce qui peut bien pousser ici ?

MARTIN : Foutu pays, aussi plat que chez nous. Belle steppe, quand même.

PIERRE : Je n'arrête pas de penser à quelque chose, je revois quelque chose de précis, une bagnole s'arrête devant la maison, deux mecs en descendent et remettent une lettre à ma

mère puis ils repartent. La lettre dit que mon père a disparu. J'étais à l'étage. En descendant l'escalier j'ai vu ma mère de dos qui lisait la lettre. Elle s'est retournée. Elle ne pleurait pas. Elle avait l'air plutôt soulagé. Je suis retourné dans ma chambre et j'ai chialé. On a su longtemps après qu'on l'avait passé par les armes. C'est comme un secret d'État, quelque chose de pourri dont personne ne veut parler.

MARTIN : Il l'avait mérité son pruneau ?

PIERRE : Non, mec. Il voulait faire la révolution. C'est tout.

MARTIN : Putain ! Mon père aussi voulait faire la révolution. Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir se mêler de ce qui ne les regarde pas ?

PIERRE : On te massacre pour un oui ou pour un non.

MARTIN : Quel foutoir, je te jure.

PIERRE : S'il m'arrivait malheur (*un silence*) va voir Marie.

MARTIN : Pourquoi moi ?

PIERRE : Parce que t'es là. Qui d'autre ? N'écris pas. Téléphone pas. Elle sait pas lire. Elle a la trouille, au téléphone. Vas chez elle direct et dis-lui que je suis mort.

MARTIN : Comment je dis ça ?

PIERRE : Comme tu veux. Je te fais confiance, mon pote. Elle adore les cadeaux. Les fringues. Aller au resto. Se maquiller.

MARTIN : Une gonzesse, quoi. (*Un colonel les surprend.*)

LE COLONEL : Vous branlez quoi tous les deux ?

MARTIN : Rien, mon colonel.

PIERRE : Ma nana s'est gourée dans ses comptes. Je suis déjà papa.

LE COLONEL : Chaque chose en son temps, soldat.

PIERRE : Je ne peux pas attendre, Colonel.

LE COLONEL : Vous l'aurez votre permission, le moment venu.

PIERRE : Je me casse.

LE COLONEL : Vous êtes fou ?

PIERRE (*déposant son fusil*) : Je vais voir Marie. Voir mon bébé.

MARTIN : Tu l'as dans le sang la désertion, fils de pute ! (*Le Colonel sort son arme.*)

LE COLONEL : Un déserteur, vous dites ?

MARTIN : Façon de parler, colonel.

LE COLONEL : Rhabillez-vous ! C'est un ordre.

MARTIN (*tendant son fusil à Pierre*) : Pierre ! (*Pierre tend le bras vers son fusil. Le Colonel l'abat.*)

MARTIN : Putain, mon colonel ! Nom de Dieu ! Putain !

LE COLONEL : Légitime défense... Soldat ? Faites le nécessaire. (*Le colonel sort.*)

MARTIN : Oui, mon colonel. (*La nuit tombe. Martin creuse le sol à mains nues. Il extrait un os humain de la terre.*) Tu l'as bien cherché, fils de pute ! (*Il traîne le corps de Pierre dans le trou.*) Je lui dirai que t'es mort en héros. Chiale pas, Martin. T'en as rien à cirer, putain. Adieu, Pierre ! (*Il glisse l'os humain dans la poche de son blouson.*)

Une salle du château. Martin passe en courant devant Delphine sans la voir.

DELPHINE : Soldat ! Soldat ! Vous étiez de garde au salon ?

MARTIN : Oui.

DELPHINE : Des objets de valeur ont disparu.

MARTIN : J'ai pas le droit de vous parler, mademoiselle.

DELPHINE : Le Général me parle. Le Colonel aussi. Vous parlez à mon frère.

MARTIN : C'est pas pareil. Vous êtes une femme.

DELPHINE : On vous voit partout.

MARTIN : On se ressemble tous. Qui vous dit que c'est moi?

DELPHINE : On m'a volé un pendentif.

MARTIN : Et alors? Qu'est-ce que je foudrais avec un pendentif ici dans cette galère? *(Il s'éloigne en riant.)*

La chambre d'Arnaud. Arnaud hurle. Delphine entre et fait comme si elle allait se précipiter vers lui mais elle s'immobilise à mi-chemin.

ARNAUD : J'ai fait un cauchemar. On m'étripait, on m'arrachait le cœur. On l'exposait sur un étal devant la grille du château.

DELPHINE : Ce n'est qu'un rêve.

ARNAUD : Qui est le plus fou de nous deux? Celui qui rêve ou celui qui ne rêve pas?

DELPHINE : Nous rêvons tous les deux.

ARNAUD : Ni Lélío ni la Comtesse ni même Arlequin ne nous seront d'aucun secours. Nous sommes perdus, Delphine. Tout simplement. *(Un soldat se dissimule dans l'ombre. Arnaud hurle à nouveau. Delphine vient près de lui, comme à contrecœur.)* Je te fais peur?

DELPHINE : Non.

ARNAUD : Sublime ! C'est comme ça que je vous aime, petite soeur. Une soldatesque puante occupe le château et tu demeures impassible. Tu la sens l'odeur des soldats ? Respire ! La même que celle de nos chevaux. Ton jasmin ne parfume pas autant que leurs braguettes.

DELPHINE : Quand est-ce que tout cela prendra fin ?

ARNAUD : Jamais.

DELPHINE : Cela ne peut pas durer.

ARNAUD : Non seulement ça peut mais ça va être pire.

DELPHINE (*regarde autour d'elle, mal à l'aise, comme si elle craignait que des oreilles indiscrètes ne les entendent*) : Tu parles trop.

ARNAUD : Personne ne me réduira au silence. (*Le soldat s'est rapproché. Delphine ne peut le voir mais Arnaud l'a vu. Il porte la main à son sexe d'un geste obscène.*)

DELPHINE : Arnaud !

ARNAUD : Tous ces soldats ! On n'a pas connu pareille nouba depuis la mort de maman. Ne sois pas triste, ma princesse. Je suis heureux de savoir que rien ne sera plus jamais comme avant.

DELPHINE : Je n'ai pas changé. Hélas, toi non plus.

ARNAUD: Tu te marieras. Tu auras des enfants. Alors, c'est moi qui te quitterai. Fous-le camp !

DELPHINE : Dors !

ARNAUD : Si je ferme les yeux...

DELPHINE : Bonne nuit.

ARNAUD : Tu sens la fougère, les bois, la terre. Tu sens bon. Quelle heure est-il ?

DELPHINE : C'est l'aube. *(Le soldat se déplace avant que les rayons du soleil ne l'atteignent.)* Il est temps de dormir.

ARNAUD : Les fantômes s'en vont à la queue leu leu.

DELPHINE : Dors maintenant. Dors, mon petit loup. Dors. *(Elle sort. Le soldat émerge de l'ombre.)*

ARNAUD : Satisfait ?

MARTIN : Ben...

ARNAUD : Tu voulais quoi ? Que je la baise devant toi ?

MARTIN : Ouais.

ARNAUD : Le navire coule, Martin.

MARTIN : Quel navire ?

ARNAUD : Tiens ! (*Il jette une poignée de bijoux aux pieds de Martin.*) Pour le Général !

MARTIN : Pourquoi passer par moi ? Tu y perds. Donne-lui directement.

ARNAUD : Le Général et moi ne parlons pas d'argent.

MARTIN : Pourquoi ?

ARNAUD : Comme ça.

MARTIN (*soupesant les bijoux*) : Putain !

ARNAUD : Ça vaut que dalle. (*Choisissant un bijou.*) Cadeau perso.

MARTIN : Le bracelet ?

ARNAUD : Non ! La bague !

MARTIN : Une bague de fiançailles ?

ARNAUD : Si tu veux.

MARTIN : Passe-là à mon doigt.

ARNAUD : Tu me fatigues, espèce de crétin !

MARTIN : Allez ! (*Arnaud passe la bague au doigt de Martin.*)

ARNAUD : Qu'est-ce qu'on dit en pareille circonstance ? (*Ils se taisent un moment.*) Tu préférerais sans doute du homard ou une belle entrecôte ?

MARTIN (*admirant la bague*) : Non.

ARNAUD : Martin ! Donne-moi ta main. (*Il pose la main de Martin sur son cœur.*) Tu l'entends faire boum boum ? Je voudrais avoir des sentiments, de grands sentiments, mais ce n'est qu'un muscle qui bat, une pompe qui fait son boulot comme toi tu fais le troufion, comme moi je fais l'enfoiré à particule. Je n'éprouve rien. Alors, j'invente.

MARTIN : Tu m'inventes ?

ARNAUD : Oui. Quand on est amoureux, on raconte n'importe quoi. C'est ça le propre de l'amour, inventer, inventer sous peine de crever exsangue.

MARTIN : T'es amoureux ! ? De qui ? De ta sœur ? De moi ? C'est ça que tu essaies de me dire ? Tu me fais pisser de rire. Même une nana ne dirait pas des conneries pareilles. (*Il sort en emportant les bijoux.*)

Le bureau du Général. Delphine entre sans frapper. Il ne semble pas surpris de la voir entrer. Il baise sa main.

LE GÉNÉRAL : Bonjour. Les coups de feu ont troublé votre sommeil ? (*Martin entre après avoir frappé très fort à la porte qui est grand ouverte. Il salue militairement et remet au Général un pli cacheté. Il sort en ignorant Delphine. Le*

Général ouvre l'enveloppe.) Vous permettez ?

DELPHINE : Comment s'appelle-t-il ?

LE GÉNÉRAL : Pardon ?

DELPHINE : Ce soldat.

LE GÉNÉRAL : Je ne connais pas tous mes hommes par leur nom. Mais si ce nom a de l'importance à vos yeux, je me renseignerai.

DELPHINE : Je le soupçonne de voler. *(Le Général parcourt le pli que lui a remis Martin.)* Vous m'entendez, Général ?

LE GÉNÉRAL : C'est la raison pour laquelle vous êtes venue ?

DELPHINE : Oui.

LE GÉNÉRAL : J'espérais qu'un motif plus personnel vous amenait.

DELPHINE : Qu'y a-t-il de plus personnel qu'un pendentif que j'ai vu au cou de ma mère et que j'ai moi-même porté ?

LE GÉNÉRAL *(ouvrant un tiroir de son bureau)* : Ceci ? *(Le Général passe le pendentif au cou de Delphine.)*

DELPHINE : Où l'avez-vous trouvé ?

LE GENERAL : Simple contrôle interne.

DELPHINE : Vos soldats nous dépouillent de tout. Même de la porcelaine. Bientôt nous prendrons le thé dans des verres à eau.

LE GÉNÉRAL : Encore heureux d'avoir du thé. *(Il sort une bouteille.)*

DELPHINE : Vos hommes sont des pilleurs.

LE GÉNÉRAL : Les soldats sont rarement des enfants de chœur. *(Il remplit deux verres.)*

DELPHINE : Je tremble pour mon frère.

LE GÉNÉRAL : Pourquoi ? Il ne craint rien.

DELPHINE : Que voulez-vous dire ?

LE GÉNÉRAL : À votre beauté, Delphine ! *(Il avale son verre d'une traite. Elle boit du bout des lèvres.)*

DELPHINE : On déporte des jeunes gens, tous les jours. Des vieux, des femmes, des enfants. Le fils du jardinier qui a dix-sept ans a été malmené sous mes yeux, ils l'ont dévêtu et roué de coups. Sa tête ensanglantée... J'ai crié et ils sont partis en le traînant par les cheveux, en le traînant par terre comme un sac de pommes de terre.

LE GÉNÉRAL : On ne touchera pas à un cheveu de votre frère. Vous le savez parfaitement.

DELPHINE : Même s'il en dit trop ?

LE GÉNÉRAL : Que dit-il ? (*Il remplit de nouveau les verres à ras le bord.*)

DELPHINE : Rien. Le contraire de ce qu'il pense.

LE GÉNÉRAL : En d'autres circonstances, il serait écrivain et on lui tresserait des lauriers. Quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse, il ne lui sera fait aucun mal. À votre santé !

DELPHINE : À la vôtre.

LE GÉNÉRAL (*avalant son verre d'une traite*) : Si j'avais votre âge, cela simplifierait les choses.

DELPHINE : Non. Ça les compliquerait.

LE GÉNÉRAL : Vous avez raison. (*On entend au loin des enfants qui chantent « Les kilomètres, ça use, ça use »... Regardant par une fenêtre.*) Que font tous ces enfants au château ?

DELPHINE : Ce sont des orphelins que nous confie le Secours Catholique. Ils logent à la ferme.

LE GÉNÉRAL : Savez-vous combien d'espèces de pics nichent dans nos forêts ? Six. Le pic vert, le pic mar, le pic écheiche, le pic épeichette, le pic cendré et le pic noir. (*Montrant le ciel.*) Des oies cendrées. Le troisième passage depuis ce matin. Nos pays sont proches. Parfois, je me demande sur quelle terre on se bat.

DELPHINE : Il se trouve que c'est vous qui êtes chez moi et

non l'inverse.

LE GÉNÉRAL : Elles volent bas sans se soucier du danger. Il faut partir, Delphine ! Tout de suite.

DELPHINE : Ce ne sont pas vos oies qui vont me dicter ma conduite.

LE GÉNÉRAL : Elles devraient.

DELPHINE : Je n'aime pas quand vous plaisantez.

LE GÉNÉRAL : Quand on dit des sottises à mon âge...

DELPHINE : Ça prouve qu'on est sot, Jean-Baptiste.

LE GÉNÉRAL : Pourquoi faites-vous semblant de ne pas comprendre ?

DELPHINE : Revenons à vos oies, s'il vous plaît.

LE GÉNÉRAL : Le temps de la migration, c'est quelque chose d'immémorial... *(Elle le quitte brusquement. Il se verse un autre petit verre. Arnaud entre.)* Un verre, monsieur le comte ?

ARNAUD : Merci. *(Ils boivent.)* Je cherche Delphine. *(Le Général est absorbé par l'observation des oies.)* L'avez-vous vue, Général ?

LE GENERAL : Oui. Elle vient de sortir. Elle se préoccupe pour vous. Vous n'avez pas l'air de vous en soucier. *(Silence.)*

Votre père était un excellent fusil à ce que l'on dit. Et un grand excentrique.

ARNAUD : N'est-ce pas ce qu'on dit de vous ?

LE GENERAL : À tort. Je suis tout à fait banal, monsieur le comte. Je n'ai pas assez de courage pour être dérangeant. Pas comme vous.

ARNAUD : C'est bien la première fois qu'on m'accorde du courage.

LE GENERAL : Le Colonel me traite d'excentrique ? Ce n'est sûrement pas un compliment dans sa bouche. Mes officiers sont impatients d'assister au spectacle.

ARNAUD : Les enfants aussi. Il y aura tout le gratin du département. Mais ce n'est qu'un spectacle d'amateurs. Nous ne sommes pas la Comédie-Française.

Un salon du château. Arnaud et Martin échangent des objets. Ils restent un moment face à face en silence. Delphine habillée d'une somptueuse robe de cour du dix-huitième siècle entre et les surprend. Elle claque une porte délibérément. Martin s'enfuit.

ARNAUD : Bravo ! Tu ménages bien tes entrées. Signe indéniable de talent. Tu es superbe. Viens là près de moi. Regarde ! Devine ! Regarde ! *(Il ouvre le poing. Il brandit un bracelet.)*

DELPHINE : Tu avais promis de ne toucher à rien.

ARNAUD : Comment résister à l'or ?

DELPHINE : Tu recommences ?

ARNAUD (*faisant une révérence*) : On répète ?

DELPHINE (*s'effondre dans un fauteuil*) : Non.

ARNAUD : Nous ne serons pas prêts. Qu'est-ce qui t'arrive ?
Le Général sera déçu.

DELPHINE : Il a d'autres chats à fouetter.

ARNAUD (*soudain emporté par une force extérieure et devenant*) LELIO : Je vous reconnais : l'alternative est bien de vous, Madame !

DELPHINE LA COMTESSE : Eh ! pas trop.

ARNAUD LELIO : Pas trop... si j'osais interpréter ce mot-là !

DELPHINE LA COMTESSE : Et que trouvez-vous donc qu'il signifie ?

ARNAUD LELIO : Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé.

DELPHINE LA COMTESSE : Voyons.

ARNAUD LELIO : Vous ne me le pardonneriez jamais.

DELPHINE LA COMTESSE : Je ne suis pas vindicative.

ARNAUD LELIO (*à part*) : Ah ! je ne sais ce que je dois faire !

DELPHINE LA COMTESSE (*d'un air impatient*) : Monsieur Lelio, expliquez-vous, et ne vous attendez pas que je vous devine.

ARNAUD LELIO (*se jette à ses genoux*) : Eh bien, Madame ! me voilà expliqué ; m'entendez-vous ? Vous ne répondez rien, vous avez raison : mes extravagances ont combattu trop longtemps contre vous, et j'ai mérité votre haine.

DELPHINE LA COMTESSE : Levez-vous, Monsieur.

ARNAUD LELIO : Non, Madame, condamnez-moi, ou faites-moi grâce.

DELPHINE LA COMTESSE (*confuse*) : Ne me demandez rien à présent : reprenez le portrait de votre parente, et laissez-moi respirer. (*Delphine tend le pendentif à son frère qui le refuse.*)

ARNAUD : Qui te l'a rendu ? Martin ?

DELPHINE : Le Général. Ces objets auxquels maman tenait tant et dont tu la dépouilles...

ARNAUD : C'est à nous ! (*Un chien aboie au loin.*) Les chiens... Fais tes valises. Tout de suite. Partons !

DELPHINE : Pour aller où ?

ARNAUD : N'importe où. En Bolivie, par exemple.

DELPHINE : Avec quel visa ?

ARNAUD : Le Général nous a dégoté des faux papiers.

DELPHINE : Que ferons-nous en Bolivie ?

ARNAUD : Ailleurs, si tu veux. (*Songeur.*) Il va ramasser un joli paquet. (*Delphine lui tourne le dos.*) Où vas-tu ? La terre brûle sous nos pieds. (*Il se jette par terre à plat ventre.*) Elle brûle. Sens ! (*Delphine ne bouge pas, pétrifiée.*) La lave bouillonne sous le parquet. Que brûle avec ma chair tout ce que le feu consume. Ni or ni bijoux. Maman est fière de moi, tu m'entends ? (*Il se redresse brusquement en sautant sur ses pieds.*) Partons ! C'est notre seule chance, Delphine. Viens ! Toi et moi, comme avant.

DELPHINE : Impossible. On ne joue pas avec le feu.

ARNAUD : Que si ! (*Un temps.*) Heureusement qu'il achète tout sans marchander.

DELPHINE : Si tu savais comme je m'en fiche.

ARNAUD : On ne tombe pas tous les jours sur un connaisseur qui a les moyens de ses ambitions.

DELPHINE : Il est moins naïf que tu le crois. Les oies lui ont enseigné des choses. Si j'étais toi je me méfierais.

ARNAUD : Général par-ci, Général par-là. On va même

jusqu'à l'appeler par son prénom. Jean-Baptiste !

DELPHINE : Tu écoutes aux portes ?

ARNAUD : Pas la peine. Je suis renseigné.

DELPHINE : Par qui ? Le Colonel ?

ARNAUD : Quelqu'un de comme il faut. Plus jeune. Quelle allure. Tu l'as vu ?

DELPHINE : Oui.

ARNAUD : À poil ?

DELPHINE : Arnaud, s'il te plaît.

ARNAUD : Je marchais le long de l'étang. Des soldats se baignaient. Le Colonel les a rejoint. Il s'est déshabillé et a plongé. Il bandait, le salaud. Il ne s'en cachait même pas.

DELPHINE : Arrête, je t'en prie.

ARNAUD : Son zizi nichait comme une mésange sagement dans une touffe de poils jaunes. N'essaie pas de me réduire au silence. Tu n'y arriveras pas. Personne n'y arrivera. Je suis fou. Je sais. Mais je ne l'ai pas tuée. C'était un accident. Et tu le sais.

DELPHINE (*caressant sa robe*) : J'ai un peu honte. Nous nous drapons dans cette langue belle comme de la soie, étrange dans sa pureté, son extravagance méticuleuse... Nous rê-

vons, mon petit frère chéri. Jouons maintenant ! Je connais mon texte, rassure-toi.

ARNAUD : Rends-moi d'abord le pendentif. (*Il tente de le lui arracher.*)

DELPHINE : Jamais ! (*Elle sort précipitamment au moment où le Colonel apparaît.*)

LE COLONEL : Bonjour, monsieur.

ARNAUD : Bonjour, colonel.

LE COLONEL : Je dérange ?

ARNAUD : Je préfère la compagnie quelle qu'elle soit à la solitude.

LE COLONEL : Pas très flatteur pour vos amis. Votre sœur est sortie un peu précipitamment. A cause de moi ?

ARNAUD : Pensez-vous. Nous avons une dispute à propos de Marivaux. Nous n'avons pas tranché s'il faut le dire naturellement comme nous causons vous et moi, ou adopter un ton de circonstance. Se hausser. Pensez-vous qu'il faille désincarner le texte quand on fait du théâtre ? C'est un vieux débat. Je ne suis pas un professionnel. Ni même un amateur. Je me plie aux caprices de ma sœur. Je n'ai aucun avis sur la question.

LE COLONEL : Ah, oui ! J'oubliais votre petite fête de charité pour les enfants de la Croix-Rouge.

ARNAUD : Du Secours Catholique.

LE COLONEL : Elle ne pouvait pas choisir un texte plus moderne ? N'est-ce pas frustrant ? Comme si je faisais la guerre avec des soldats de plomb de la Grande Armée. Je vous ai vu répéter.

ARNAUD : J'étais comment ?

LE COLONEL : Convaincant.

ARNAUD : Abstraction faite du théâtre, comment me trouvez-vous ?

LE COLONEL : Que voulez-vous dire ?

ARNAUD : Eh bien, ce que je dis.

LE COLONEL : Pas mal. Et vous ?

ARNAUD : J'admire votre uniforme.

LE COLONEL : Il ne tient qu'à vous d'en avoir un.

ARNAUD : Je ne suis pas doué pour la guerre, Colonel.

LE COLONEL : Personne ne l'est. Mais le moment venu tout le monde la fait. Les pacifistes de votre acabit ne sont pas les moins enragés. (*Le Colonel retire sa veste.*) Essayez-la. (*Arnaud l'enfile.*)

ARNAUD : Nous avons la même taille.

LE COLONEL : Oui. (*Arnaud dégrafe sa ceinture et laisse choir son pantalon.*)

ARNAUD : Le reste ? (*Le Colonel se déshabille et lui tend son pantalon.*) Vous êtes beau.

LE COLONEL : Plaît-il ?

ARNAUD : Je vous ai vu nager.

LE COLONEL : Moi aussi je vous ai vu, dans les roseaux, pourquoi vous cachez-vous ?

ARNAUD : J'avais peur de vous importuner.

LE COLONEL : Ça ne vous ressemble guère. Et maintenant ?

ARNAUD : Quoi ?

LE COLONEL : Vous avez peur ?

ARNAUD : Oui.

LE COLONEL : Avec mon uniforme sur le dos ?

ARNAUD : Oui.

LE COLONEL : Nos rôles sont donc inversés.

ARNAUD : C'est-à-dire ?

LE COLONEL : Laissez-moi vous expliquer. (*Il saisit Arnaud*

par les cheveux. On a l'impression qu'il va le frapper mais il l'embrasse sur la bouche. Arnaud se dégage. Ils luttent un moment et Arnaud prend la fuite.)

L'appartement du général. Le Général, Delphine. Elle enlève des gants de jardinier et pose son sécateur.

DELPHINE : Tenez ! *(Elle lui tend une rose.)*

LE GÉNÉRAL : Merci.

DELPHINE : Je me sauve.

LE GÉNÉRAL : Pourquoi fuyez-vous ?

DELPHINE : Je ne fuis pas.

LE GÉNÉRAL : C'est à cause du pendentif ?

DELPHINE *(visiblement agacée)* : Êtes-vous marié, Général ?

LE GÉNÉRAL : J'ai cru que vous étiez partie. L'idée de ne pas vous revoir m'a...

DELPHINE : Rien ne vous autorise à vous inquiéter pour moi.

LE GÉNÉRAL : Tenez ! Ce sont des laissez-passer.

DELPHINE *(elle regarde les papiers, stupéfaite)* : C'est Arnaud qui vous a donné cette photo ? Comment vous a-t-il remercié ?

LE GÉNÉRAL : N'écoutez pas tout ce qui se raconte.

DELPHINE : Je connais mon frère mieux que quiconque. *(Elle sourit, attendrie.)* Elle a été prise dans les Dolomites. Nous étions en vacances. Comme j'ai changé. Je suis méconnaissable.

LE GÉNÉRAL : Cela fait l'affaire, rassurez-vous.

DELPHINE : Nous avons été surpris au sommet d'un glacier. La nuit est tombée tout d'un coup. Arnaud faisait le pitre. Il a glissé. Il nous a entraînées dans sa chute maman et moi. Elle est morte sur le coup. Vous vous demandez sans doute comment je savais qu'elle était morte. Une clochette tintait dans la vallée, je l'entends encore de temps en temps nettement dans l'air pur et froid, et elle clamait à la volée que nous étions morts, oui, j'ai cru que j'étais morte, qu'Arnaud qui tenait maman dans ses bras était mort lui aussi. Des guides nous ont retrouvés en pleine nuit à la lueur des flambeaux. Si je ne suis pas morte ce jour-là, c'est que peut-être je suis immortelle. Je ne partirai pas. Ni avec vous ni avec personne. Je suis ici chez moi. Où voudriez-vous que j'aille ? La vie que je mène ici me convient. Si Arnaud veut partir, qu'il parte. Libre à lui. *(Delphine choisit un disque et le place sur une platine. Un air d'Ettore Piazzolla. Elle ouvre les bras au Général. Ils dansent.)* Maman est avec moi. Elle habite ce lieu.

LE GÉNÉRAL : Il y va de votre vie.

DELPHINE : Il y a des choses plus importantes que la vie. Vous ne comprenez pas ? Je vous dis que maman est là, ici.

LE GÉNÉRAL : Elle est morte, Delphine.

DELPHINE : Qu'est-ce que ça change ?

LE GÉNÉRAL : Je savais que vous ne partiriez pas.

DELPHINE : Alors, pourquoi ces visas ?

LE GÉNÉRAL : Une idée de votre frère.

DELPHINE : Il ne décide pas pour moi.

LE GÉNÉRAL : Vous mettez votre vie en danger.

DELPHINE (*arrêtant brusquement de danser, levant les bras au ciel*) : La vie ! La vie ! La vie ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. (*Elle s'approche d'une fenêtre.*) Ces hommes sont parqués dans la cour à la belle étoile depuis des heures. Ils vont mourir de froid.

LE GÉNÉRAL : Cela ne dépend pas de moi.

DELPHINE : Rien ne dépend jamais de personne.

LE GÉNÉRAL : Vous n'avez qu'un mot à dire et nous serons loin. Ma voiture est garée devant le perron.

DELPHINE : Nous n'atteindrions pas la grand-route. Vos soldats tirent sur tout ce qui bouge.

LE GÉNÉRAL : Ils ne tireront pas sur moi. Venez !

DELPHINE : Et Arnaud ?

LE GÉNÉRAL : Quoi, Arnaud ? Pour l'amour de Dieu, Delphine ! Venez !

DELPHINE : Je ne partirai pas. *(Elle pose brusquement les laissez-passer sur une console.)* Je regrette. Merci. C'est idiot, n'est-ce pas ? *(Elle sort en courant. Le Général sort à son tour. Martin apparaît. Il va droit vers la console et prend les laissez-passer. Il les examine et les fourre dans sa poche.)*

Un salon du château. Adèle est assise, un perroquet jacasse juché sur son épaule, Arnaud s'assied à ses pieds et pose sa tête sur ses genoux.

ADÈLE : Silence !

ARNAUD : On le mange ? *(Le perroquet cesse de crier.)* Tu es malheureuse ?

ADÈLE : Non. Pourquoi ? *(Un silence.)* Je ne suis pas jalouse. C'est ce que tu croyais ? Ta mère était sa légitime et moi son grand amour. C'est grâce à moi qu'il existe. Quand il m'a séduite tu venais tout juste de naître. Ta mère n'avait pas de lait à cause de la chaleur, des moustiques, je ne sais pas, elle n'aurait jamais dû venir en Afrique. Il a voulu que ce soit moi qui te nourrisse. Il m'a prise la première fois sans retirer ses bottes, il s'est abattu sur moi comme le tonnerre en déchirant la moustiquaire. J'étais folle de rage et de peur. Je l'ai mordu, je l'ai griffé. Il saignait. Je l'aimais déjà à la folie. Quand il a quitté le Congo, il m'a emmenée avec vous et

nous sommes venus ici, au château.

ARNAUD : Il est où maintenant ?

ADÈLE : J'en sais rien. Il me manque. Terriblement. (*Au perroquet :*) Pas vrai ?

LE PERROQUET : Vrai.

ADÈLE : Dis-lui de se méfier.

LE PERROQUET : Fié.

ARNAUD : Il ne reviendra pas. Je vais vendre le château.

ADÈLE : Ne dis pas ça. (*Elle se signe.*) Tu n'as pas le droit de dire ça. Il reviendra. Je le sais. Je le sens. Je l'entends marcher, je vois les portes s'ouvrir et se fermer. Je me tourne dans tous les sens. Je n'arrive pas à le voir mais il est là. Tu n'as pas le droit de dire ce que tu dis. Tu m'entends ? Je ne veux pas. Je ne peux pas le perdre. C'est impossible...

ARNAUD : Il te suit partout comme un chien. Il marche derrière toi à une certaine distance, comme au cirque le tigre derrière son dompteur. Sauf qu'on ne sait pas qui apprivoise qui.

ADÈLE : Tu ne vendras jamais le château mais si tu vendais, j'irais où ? Je ne me vois pas retourner sur les rives du Zaïre.

ARNAUD : Tu viendras avec moi, où que j'aille.

ADÈLE : Où ça ? *(La porte s'ouvre avec fracas et Martin apparaît.)*

ARNAUD : Salut, Martin.

ADÈLE : On entre sans frapper, soldat ?

ARNAUD : Il me suit à la trace comme papa te suivait.

MARTIN : Lève le camp, Arnaud. Dans l'heure.

ARNAUD : Pourquoi ?

MARTIN : Le Colonel a les laissez-passer.

ARNAUD : Comment tu sais ça ?

MARTIN : Je le sais.

ARNAUD : Dis-moi la vérité, Martin. La vérité. *(Martin fasciné tombe en arrêt devant le perroquet. Arnaud s'approche de Martin et lui caresse les cheveux. Il sourit.)* Entre lui et moi qui est le plus beau ?

MARTIN *(se dégage)* : Dites-lui que la fête est finie.

ADÈLE : Il n'écoute personne, soldat. *(Au perroquet :)* N'est-ce pas ? Répond quand on t'interroge. Ça jacasse comme une pie et tout d'un coup c'est muet comme une carpe.

ARNAUD : Quand il est avec moi, ou simplement quand il passe près de moi, je sens mes os se briser. Je suis son

oiseau. Il joue si fort avec moi qu'il va finir par me casser.

ADÈLE : Je ne l'ai pas cassé. Je ne casse jamais rien. C'est un problème, mon petit Arnaud. Il vaut mieux tout casser.

Le bureau du Colonel.

LE COLONEL : Expliquez-vous, soldat.

MARTIN : J'ai rien à dire, mon colonel. Juste vous montrer ça. *(Il tend les laissez-passer.)*

LE COLONEL : Comment ces documents sont-ils en votre possession ?

MARTIN : Je les ai trouvés.

LE COLONEL : Trouvés ?

MARTIN : Comme je vous le dis, mon colonel.

LE COLONEL : Où ?

MARTIN : Au salon...

LE COLONEL : Au salon ?

MARTIN : Ça peut-il vous intéresser ?

LE COLONEL : Fichtre, oui. Vous ne pensez pas trop mal pour un intime du jeune comte.

MARTIN : Vous voulez dire quoi, mon colonel ?

LE COLONEL : Être son complice, soldat, n'aurait pas été raisonnable.

MARTIN : Je roule pour moi.

LE COLONEL : Vous aurez une permission d'une semaine.

MARTIN : Merci, colonel.

LE COLONEL : Je n'ai pas pu vous exprimer ma reconnaissance plus tôt... Cela aurait été dangereux. Avec la remise de ces pièces à conviction vous avez acquis une légitimité nouvelle.

MARTIN : Merci, mon colonel.

Le salon privé du général. Le Colonel et le Général. La pièce est encombrée d'objets d'art.

LE COLONEL (*regardant autour de lui, emprunté*) : De bien jolies choses, mon général.

LE GÉNÉRAL : Ça vous plaît ?

LE COLONEL : Ma foi...

LE GÉNÉRAL : Quand j'étais petit je voulais devenir anti-quaire. Que boirez-vous, colonel ?

LE COLONEL : Rien, merci. Pourquoi avez-vous choisi l'armée ?

LE GÉNÉRAL (*se versant à boire*) : Par facilité. J'admirais l'uniforme de mon père, ses décorations. Un jour, il m'a pris sur ses genoux. Il n'était pas très démonstratif mais je m'en souviens car c'était le jour de la fête nationale et il nous a emmenés voir le feu d'artifice. Il était en grand uniforme. Je me suis retrouvé le nez dans ses médailles. J'ai eu comme un vertige. Je m'en souviens comme si c'était hier. En revanche, ma mère détestait le décorum militaire. C'était une Polonaise fantasque. C'est d'elle que je tiens mon amour de la brocante. (*Il se reverse à boire. Il vide son verre d'une traite, se verse immédiatement un troisième verre.*) Il y a peut-être une autre raison, plus souterraine. La vie militaire crée le vide. Il n'y a pas de lieu plus abstrait qu'une caserne.

LE COLONEL : Que vous meublez avec des objets disparates...

LE GÉNÉRAL : On meuble avec ce qu'on a. Des uniformes, des médailles, du cérémonial. Tout est bon.

LE COLONEL (*examinant une toile*) : Cela a-t-il vraiment de la valeur ?

LE GÉNÉRAL : C'est un Degas. Vous aimez la peinture ?

LE COLONEL : Je ne me suis jamais posé la question.

LE GÉNÉRAL : (*Il lui tourne le dos.*) Qu'est-ce qui nous arrive, colonel ?

LE COLONEL : Que voulez-vous dire, mon général?

LE GÉNÉRAL : Pourquoi fait-on ce qu'on fait? Pourquoi faites-vous ce que vous faites? Pourquoi suis-je là à me casser la tête pour le savoir?

LE COLONEL : Il est normal de se poser des questions. Tout dépend des circonstances.

LE GÉNÉRAL : Voulez-vous que je vous dise? Rien ne me passionne. Ni la peinture. Ni les objets d'art. Ni l'argent. Ni la bouffe. Rien! Vous?

LE COLONEL : Mes idées.

LE GÉNÉRAL : Un peu court...

LE COLONEL (*piqué au vif*) : Il y a du mérite à défendre nos valeurs.

LE GÉNÉRAL : Absolument. Vous avez une conception désincarnée, si j'ose dire, des valeurs.

LE COLONEL (*soudain sur la défensive*) : Il s'agissait d'un déserteur. J'ai été lavé de tout soupçon.

LE GÉNÉRAL : Puis-je me permettre de vous rappeler que c'est moi et accessoirement le témoignage d'un soldat, ce prénommé Martin si ma mémoire est bonne, qui vous ont évité la cour martiale? Allez! Vous prendrez bien un petit verre? (*Il lui verse à boire. Ils entrechoquent leurs verres.*) À vos idées!

LE COLONEL : À nos idées ! (*Ils boivent.*)

LE GÉNÉRAL : J'ai remarqué, Colonel, que vous ne serrez jamais la main des gens. Y a-t-il une raison ?

LE COLONEL : Aucune.

LE GÉNÉRAL : Vous n'aimez pas le contact humain ? (*Un silence.*) Il ne s'agit pas d'une visite de courtoisie, n'est-ce pas ?

LE COLONEL : Il s'agit de sauver votre tête, général.

LE GÉNÉRAL : Connaissant vos méthodes, j'apprécie d'en avoir encore une. (*Le fixant gravement.*) Vous ressemblez à Robespierre ! Un pastel qui se trouve, ironie du sort, à Versailles.

LE COLONEL : Personne n'est au-dessus des lois, général.

LE GÉNÉRAL : Quelles lois, colonel ?

LE COLONEL (*sortant les laissez-passer de sa poche*) : Vous les reconnaissez ? Ce sont des faux. (*Un silence.*) N'est-ce pas ?

LE GÉNÉRAL : Vraiment ?

LE COLONEL : Est-ce bien votre signature ? Vous pensiez tromper mes services avec ça ?

LE GÉNÉRAL : Je vous ai sous-estimé.

LE COLONEL : Vous auriez dû vous méfier de cette famille de tarés.

LE GÉNÉRAL : Ne touchez pas à Delphine.

LE COLONEL : Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous.

LE GÉNÉRAL : Ce n'est pas un ordre. C'est une supplique. Épargnez-la. Prenez cet engagement, colonel. Regardez-moi dans les yeux. Regardez-moi, nom de Dieu ! Donnez-moi votre parole d'honneur.

LE COLONEL : Le couvre-feu est maintenu jusqu'à nouvel ordre. D'autres questions ?

LE GÉNÉRAL : Tout est clair, colonel. *(Le Colonel claque des talons et sort. Le Général se verse à boire. Il va vers la porte et tente de l'ouvrir. Elle a été fermée à clef de l'extérieur. Le Général ouvre sa chevalière, en extrait un comprimé qu'il laisse tomber dans son verre. Il le vide d'une traite et s'écroule foudroyé.)*

La chambre de Delphine. Elle est sur le point de sortir mais au moment où elle va franchir le seuil Martin paraît armé jusqu'aux dents.

MARTIN : Halte ! Il est interdit d'entrer ou de sortir.

DELPHINE : De ma chambre ?

MARTIN : De partout.

DELPHINE : Pourquoi ?

MARTIN : Depuis ce matin chacun reste où il est.

DELPHINE : Même moi ?

MARTIN : Même vous.

DELPHINE : C'est un ordre ?

MARTIN : Oui.

DELPHINE : Je veux parler au Général. Laissez-moi passer.
(*Criant.*) Général !

MARTIN : Il ne peut pas vous entendre.

DELPHINE : Il est devenu sourd ?

MARTIN : Il est aux arrêts.

DELPHINE : Aux arrêts ! Lui ? Pourquoi pas vous ?

MARTIN : Moi ? Pourquoi moi ?

DELPHINE : Et pourquoi lui ?

MARTIN : Bouclez-la. Je risque ma peau.

DELPHINE : Laissez-moi passer, Martin.

MARTIN (*étonné*) : Vous connaissez mon nom ?

DELPHINE : Arnaud parle de vous... Laissez-moi passer, je vous en conjure.

MARTIN : Quelle belle chambre.

DELPHINE : Le baldaquin vous impressionne ?

MARTIN : Le silence.

DELPHINE : Quel silence ?

MARTIN : Écoutez ! *(Il frappe avec la crosse de son revolver contre les carreaux.)*

DELPHINE : L'uniforme vous va bien.

MARTIN *(rengaine son revolver)* : L'uniforme va bien à tout le monde.

DELPHINE : Il y a comme un air de famille entre mon frère et vous. *(Martin rit.)* Notre grand-père était militaire.

MARTIN : Je ne suis pas militaire. Juste un appelé. Un bidasse. Un troufion. Un enculé.

DELPHINE : Même le langage vous apparente. Si seulement nous étions nés ailleurs.

MARTIN : Ça changerait quoi ?

DELPHINE : Tout.

MARTIN : Tout quoi ?

DELPHINE : Je ne sais pas. Vous seriez assis à une terrasse de café. Et moi, à la table d'à côté.

MARTIN : On ne va pas dans les mêmes troquets.

DELPHINE : Vous ne seriez pas en uniforme. Vous seriez un jeune homme comme les autres avec un polo à rayures bleues. Nos yeux...

MARTIN : J'ai pas de polo à rayures bleues. (*Un silence.*) Vous seriez comment ?

DELPHINE : ... se croiseraient. (*Un temps.*) Comme maintenant.

MARTIN : Ça vous convient ?

DELPHINE : Nous n'avons pas vraiment le choix. (*Chuchotant.*) Arnaud vous admire.

MARTIN : Monsieur le comte est jaloux. (*Il rit.*)

DELPHINE : Martin...

MARTIN : Arrêtez de m'appeler Martin.

DELPHINE : Soldat...

MARTIN : Vous m'appellerez Martin quand la guerre sera finie.

DELPHINE : Ce n'est pas pour demain.

MARTIN : D'accord avec vous pour une fois. (*Adèle entre en coup de vent.*) Halte !

ADÈLE : Juste un mot.

MARTIN : Dehors, sorcière ! (*Adèle tend le bras vers lui, comme pour lui jeter un sort.*)

ADÈLE : Que la Forêt se referme sur vous ! Que l'ombre des ombres vous rattrape...

MARTIN : Putain, la guenon !

ADÈLE : Martin !

MARTIN : Bordel, tout le monde se souvient de mon nom ! C'est quoi cette embrouille ?

DELPHINE : Laissez-nous un instant, soldat, s'il vous plaît.

ADÈLE : L'esprit de la forêt vous en sera reconnaissant.

MARTIN : Cinq minutes. Pas une de plus. (*Il sort.*)

ADÈLE : Les enfants cachés sont en sûreté. Ils ont quitté le château.

DELPHINE : Et Arnaud ?

ADÈLE : Je l'ai entendu rire et chanter avec les soldats. Il

nous rejoindra plus tard.

DELPHINE : Où ?

ADÈLE : À la chapelle. Nous prendrons par le souterrain.

DELPHINE : Pour aller où ?

ADÈLE : Rendez-vous à la chapelle ce soir. Tout ira bien, Delphine. Courage !

DELPHINE : Je ne peux même pas sortir de ma chambre !

ADÈLE : On ne vous empêchera pas d'aller prier. Martin vous aidera.

DELPHINE : Arnaud ?

ADÈLE : Il sera au rendez-vous. *(Un violent coup est frappé à la porte.)* Huit heures ! *(Martin apparaît.)*

MARTIN : Vite ! *(Il pousse Adèle hors de la pièce par une porte dérobée. Ils disparaissent tous les deux.)*

Le grand salon du château. Delphine et le Colonel.

DELPHINE : Pourquoi m'empêche-t-on de voir Arnaud ?

LE COLONEL : C'est lui qui ne veut pas vous voir.

DELPHINE : Laissez que ce soit lui qui me le dise.

LE COLONEL : Il est en bonne compagnie. (*Il la saisit par un poignet.*)

DELPHINE : Vous avez bu.

LE COLONEL : Quels cheveux... Et cette bouche...

DELPHINE : Vous me faites mal. (*Il lâche son poignet.*)

LE COLONEL : Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? Vous auriez dû. Qu'est-ce qui vous a retenue ?

DELPHINE : Arnaud dit le plus grand bien de vous.

LE COLONEL : Il a raison.

DELPHINE : Le Général aussi.

LE COLONEL : Là, vous m'étonnez. (*Un silence.*) Vous l'appréciez autant, sinon plus, que moi...

DELPHINE : J'ai de la sympathie pour lui, en effet.

LE COLONEL : Ai-je plus de chances que lui ?

DELPHINE : Aucune.

LE COLONEL : J'apprécie votre franc-parler. Chez nous, les femmes baissent les yeux et gardent le silence. Vous êtes vierge, n'est-ce pas ?

DELPHINE : Sortez !

LE COLONEL : Je ne laisserai à personne le privilège de vous déflorer. *(Il lui caresse le cou.)*

DELPHINE : Ne me touchez pas.

LE COLONEL : Je suis un grand timide malgré les apparences. Je vous veux, Delphine. Vous ne m'échapperez pas. Je vous ligoterai, mon petit. Je vais vous attacher au mat dans la cour et vous prendre au lever du jour quand on hisse les couleurs.

DELPHINE : Laissez-lui la vie sauve.

LE COLONEL : À qui?

DELPHINE : Arnaud.

LE COLONEL : Qui vous parle d'Arnaud? Personne ne le menace. C'est de vous que nous causons mon petit. De vous. De votre peau, de vos yeux, de vos petits seins si menus, si compacts, si...

DELPHINE : Laissez-lui la vie sauve et vous n'aurez pas besoin de me faire violence.

LE COLONEL : Mais c'est vous faire violence qui me plaît. En voilà des manières. Allez!

DELPHINE : Ne me touchez pas. Je me tuerai, si vous approchez. Reculez.

LE COLONEL : Avec quoi? *(Il lui tend son revolver. Elle re-*

cule.) Je vous prendrais même sur votre lit de mort. *(Il tourne autour d'elle, s'aperçoit dans un miroir et se fige.)* J'ai une drôle de tête, n'est-ce pas ? *(Il rit.)* Ce n'est pas votre âme ni même votre cœur, pour adorables qu'ils soient, que je désire. Gardez-les précieusement. Ils vous appartiennent en propre. *(Il plaque les mains sur la poitrine de Delphine.)* Je me contente de ça ! *(Elle relève sa robe jusqu'au nombril.)*

DELPHINE : Tenez !

LE COLONEL *(la gifle)* : C'est moi qui décide. Seul ! *(Il hurle :)* Soldats ! Soldats ! *(Un bruit de bottes. Un soldat ivre mort apparaît.)*

LE SOLDAT : Mon colonel ?

LE COLONEL : Déshabillez-vous.

LE SOLDAT : Oui, mon colonel. *(Il garde son caleçon.)*

LE COLONEL : Enlevez tout. *(Delphine s'est détournée. Le Colonel la force à regarder.)* Il vous plaît ? Il est à vous. Il est plus jeune que moi. Approchez-vous. *(Le Soldat se rapproche.)* Ne faites pas la Sainte Nitouche. Pas avec moi. Vous pouviez abuser le Général, pas moi. Nous sommes de la même race, Delphine. *(Il lui baise la main cérémonieusement. Il pousse le Soldat vers elle.)* Le vice a toujours fait le lit de la vertu. Ce charmant petit soldat ne vous convient pas ? C'est Martin qu'il vous faut. Où ai-je la tête ? Bien entendu ! *(Il repousse le Soldat déshabillé et conduit Delphine vers le clavecin.)* Martin nous a été utile. Le fil rouge qui courait de lui à votre frère a fait chuter le Général. Jouez-nous quelque

chose. *(Elle ne bouge pas.)* Vous ne voulez pas jouer alors qu'on vous le demande si gentiment? *(Appelant d'une voix forte :)* Soldats! Soldats! *(Des soldats éméchés font irruption encadrant Arnaud habillé en girl de music-hall, un boa de plumes roses autour du cou. Son visage est en sang.)*

DELPHINE : Arnaud!

LE COLONEL : Jouez!

DELPHINE : Arnaud!

LE COLONEL : Arnaud va danser. N'est-ce pas, mon petit? *(Les soldats se disposent en demi-cercle plaçant Arnaud au milieu.)* Jouez! *(Delphine se met à jouer machinalement une sonate de Scarlatti. Au bout de quelques mesures le Colonel abat son poing sur le clavier.)* Vous ne connaissez rien de plus réjouissant? *(À ses hommes :)* Montrez à mademoiselle la comtesse ce que c'est que la musique! *(Un soldat entonne Lili Marlene.)* Dansez, monseigneur! Dansez! Soyez son cavalier, Martin. Vous êtes leur chouchou à tous les deux. *(Martin enlace Arnaud qui vacille. Ils dansent au milieu des soldats qui chantent et frappent des mains en cadence. Le Colonel arrache la robe de Delphine et la viole, entouré par une sarabande de soldats déchaînés.)*

Un cachot, dans une cave voûtée. Arnaud est seul. La porte s'ouvre en grinçant. Martin entre.

ARNAUD : Fous le camp! *(Martin lui tend une flasque qu'il sort de son blouson.)* Dégage.

MARTIN : Tiens. (*Arnaud boit.*)

ARNAUD : Qui t'envoie ?

MARTIN : Personne.

ARNAUD : À d'autres.

MARTIN : Arnaud...

ARNAUD : (*rit.*) Tu m'aimes ? C'est pas une question, trou du cul. C'est une évidence.

MARTIN : Dieu seul le sait.

ARNAUD : Tu m'aimes, fumier, oui ou merde ?

MARTIN : Je préfère quand tu m'appelles Martin.

ARNAUD : Je t'appelle comme je veux. Écoute-moi. Change tout en dollars ou tu seras baisé. Dans quelques jours tes thunes ne vaudront que dalle.

MARTIN : J'ai pris mes précautions.

ARNAUD : Je te fais confiance. (*Un temps.*) Elle est où ?

MARTIN : Aucune idée.

ARNAUD : Elle est où, Martin ?

MARTIN : Dans un bordel pour militaires.

ARNAUD : On t'a envoyé pour me liquider ?

MARTIN : Tu es libre.

ARNAUD : Libre ?

MARTIN : C'est fini. On s'en va. Dans deux heures il ne restera plus rien du château. On va tout raser. Demain tes amis seront là. Vous serez les maîtres.

ARNAUD : Tu l'as baisée ?

MARTIN : Non.

ARNAUD : Pourquoi ?

MARTIN : Grand cru. Réserve aux officiers.

ARNAUD : Casse-toi !

MARTIN : Écoute !

ARNAUD : Dégage ! Fous le camp ! Vous faites deux beaux salauds, le Colonel et toi.

MARTIN : Pas plus que d'autres.

ARNAUD : Eh si.

MARTIN (*ouvrant tout grand la porte*) : Tu es libre, Arnaud. Libre. Pas comme moi.

ARNAUD : Chacun son tour. On t'a jamais dit fumier que tes grandes mains sont douces comme de la pluie ? Rien qu'à te regarder je perds pied, je sombre, je m'abîme... Tout s'efface. Je n'ai plus de mémoire. *(Ils s'étreignent avec passion.)*

MARTIN : Au revoir, Arnaud.

ARNAUD : Je ne pars pas. Tant que Delphine ne sera pas de retour je ne bougerai pas. Tu vois ces graffitis ? Chaque jour, je fais un signe de plus.

MARTIN : C'est moi qui pars. J'ai une perm de vingt-quatre heures.

ARNAUD : Bien méritée !

MARTIN : Je ne reviendrai pas.

ARNAUD : Tu sais ce qu'on leur fait aux déserteurs ?

MARTIN : Oui.

ARNAUD : Tu savais qu'il y avait des enfants juifs cachés ici ?

MARTIN : Oui.

ARNAUD : Pourquoi t'as rien dit ?

MARTIN : J'en avais rien à branler.

ARNAUD : Pourquoi avoir balancé le Général ?

MARTIN : C'était un des nôtres. C'est différent.

ARNAUD : La terre tourne autour du soleil, l'espace est infini, le temps n'a ni commencement ni fin...

MARTIN : Arrête de déconner... Adieu, Arnaud.

ARNAUD : Bonne chance.

Chez Marie. Une pièce dépouillée, mais fonctionnelle.

MARIE : Il m'a jamais parlé de vous.

MARTIN : J'étais son ami.

MARIE : Il n'avait pas d'amis.

MARTIN : Restez pas debout.

MARIE (*se soulevant sur les pointes comme une danseuse*) : Il m'a bien eue, hein, le fils de pute. Le bâtard. L'enfoiré. (*Elle lève les bras au-dessus de la tête mais ne danse pas. Elle reste figée, saisissante comme une image.*)

MARTIN : Il parlait sans arrêt de vous.

MARIE (*reprenant une position normale*) : Et après ?

MARTIN : Je vous ai apporté un cadeau.

MARIE : À moi ?

MARTIN : Oui.

MARIE : Fallait pas. Par les temps qui courent faire des cadeaux. C'est quoi?

MARTIN : Un souvenir. (*Martin sort l'os humain qu'il a ramassé dans la première scène et le lui tend.*)

MARIE : (*recule*) Qu'est-ce que c'est que cette merde?

MARTIN : Un os.

MARIE : Je vois ça. (*Elle saisit un verre sur la table et le lui jette à la figure. Il l'esquive.*) Salaud ! Ordure ! Cannibale !

MARTIN : Il est mort au champ d'honneur. (*Marie se signe.*)

MARIE : Fous le camp. Fous le camp, je te dis ! (*Martin se détourne et va vers la porte.*) Casse-toi.

MARTIN : Il est mort en héros.

MARIE (*chuchotant*) : Je m'en fous.

MARTIN : Je reviendrai.

MARIE : (*Montrant l'os.*) Reprends ça et casse-toi !

MARTIN : Ça ne vous fait rien de savoir qu'il est mort en héros ?

MARIE : Non. (*Un temps.*)

MARTIN : On faisait le siège d'un château, un nid de terroristes. On est tombé dans une embuscade. Pierre s'est bagarré comme un lion. Il a descendu un colonel de la Milice froide-ment. On a battu en retraite. Je me suis arrêté derrière un arbre pour pisser.

MARIE : S'il avait pissé il serait ici avec toi ?

MARTIN : Oui.

MARIE : C'est quoi ton prénom ?

MARTIN : Martin.

MARIE : On lui a donné une médaille ?

MARTIN : Non.

MARIE (*palpant son ventre*) : Elle bouge.

MARTIN : Pierre disait que c'est un garçon.

MARIE : Macho ! Une gamine, je te dis. Je le sens. Il t'a dit que je dansais ?

MARTIN : Non.

MARIE : On s'est connu au Black Moon. (*Un temps.*) Tu vas jamais en boîte ? Tu sors pas le samedi soir dans le trou du cul de la madone où t'es né ?

MARTIN : Non.

MARIE : T'es beau gosse. T'aimes pas danser? Montre-moi comment tu dances. (*Martin recule*) Pierre serait sorti tous les soirs. Il en avait jamais son compte. Jamais. Il me ramenait sur sa moto, une Guzzi énorme avec de l'or partout, il filait bosser aussi sec sans même se coucher. Il ne dormait que d'un œil comme les chats. Si je le regardais dormir il le sentait, il ouvrait tout de suite les yeux, un chat je te dis. (*Elle prend la main de Martin et la pose sur son ventre.*) Tu sens, là? (*Martin s'affaisse sur une chaise.*) Tu veux une bière?

MARTIN : C'est ma première perm depuis un an et demi.

MARIE : Et tu es venu chez moi?

MARTIN : Je lui avais promis.

MARIE : Fallait pas. Que Pierre s'est fait buter en héros, j'y crois pas. Puis je m'en tape. Tu veux une clope?

MARTIN : Merci. (*Ils fument en silence.*) Je peux me laver les mains?

MARIE : Tu peux même prendre une douche si tu veux.

MARTIN : Je veux pas déranger.

MARIE : Tu déranges pas. (*Elle va vers un rideau qu'elle tire et une cabine de douche apparaît.*) Ca te gêne de te déshabiller devant moi? (*Un temps. Elle lui tourne le dos. Martin retire ses vêtements. Marie se retourne et le regarde*) J'ai pas vu un mec à poil depuis Pierre. (*Martin reste nu devant elle.*)

MARTIN : Ça vous manque ?

MARIE : Oui. *(Martin plie son pantalon sur une chaise. Il retire d'une sacoche en toile qu'il portait sur la poitrine un paquet enveloppé dans un mouchoir. Il le dénoue sur la table. Marie siffle, comme un mec.)* Putain ! Un braqueur ! Où t'as raflé tout ça ? Merde ! Bravo ! C'est un casse ?

MARTIN : Un butin de guerre.

MARIE : Un butin de guerre ? *(Elle prend une broche, la pique à son corsage. Elle se regarde dans une glace.)* Comment t'as fait pour ramener un butin de cette foutue guerre ?

MARTIN : Elle est à vous.

MARIE *(se contemplant)* : Pourquoi je ferais la fine bouche ? Tu comptes passer la nuit où ?

MARTIN : À la gare. Ils laissent la salle d'attente ouverte pour les soldats en transit.

MARIE : Tu peux dormir ici si ça te dit.

MARTIN : Ici ?

MARIE : Oui. Ça me dérange pas. *(Il entre dans la douche. Marie prépare une serviette de bain.)*

MARTIN *(criant sous la douche)* : Pierre était au-dessous de la vérité quand il parlait de vous. *(Elle tire le rideau de la douche. Martin apparaît sous l'eau qui ruisselle dans un*

nuage de vapeur.)

MARIE : Ça veut dire quoi ? Si on s'était croisés dans la rue sans se connaître tu m'aurais remarquée ?

MARTIN (*ferme le robinet*) : Et vous ?

MARIE : J'aurais vu que toi, enculé. (*Elle lui tend la serviette de bain. Il l'enroule autour de ses reins.*) Tu vas mal me juger, je le sais, j'ai une grande gueule. Je l'ouvre toujours quand je devrais la fermer. On dit que j'ai mauvais genre. Je suis pas une mauvaise fille. Juste une poire. Pierre est mort en héros, même si j'y crois pas, rien que d'y penser ça me donne la chair de poule. Sèche-toi. Tu vas prendre froid. Du café ? C'est de la chicorée.

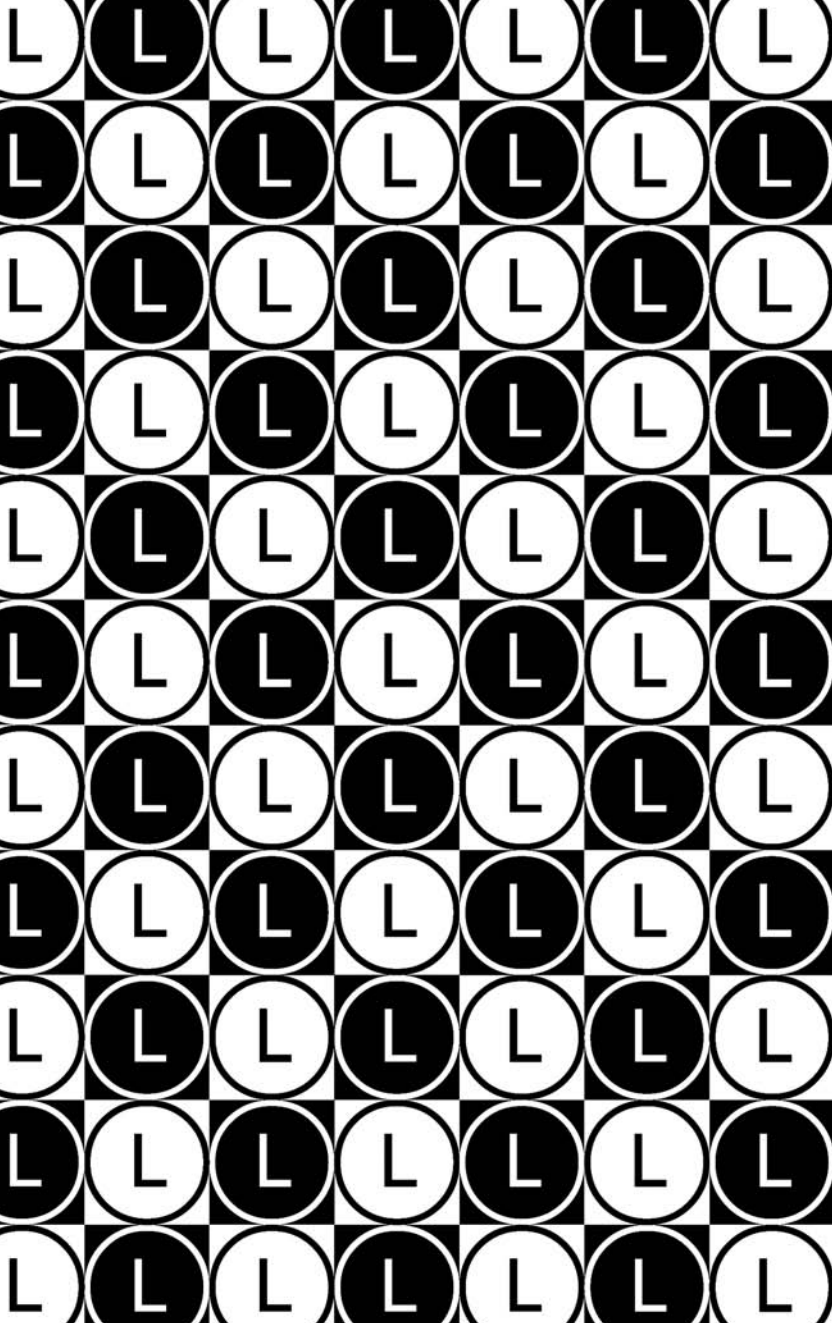
MARTIN : Merci, Marie. (*Il s'essuie pendant qu'elle prépare le café. Il jette la serviette de bain dans un coin et se rapproche. Elle recule sans se retourner comme si elle le sentait s'avancer dans son dos et s'appuie contre lui.*)

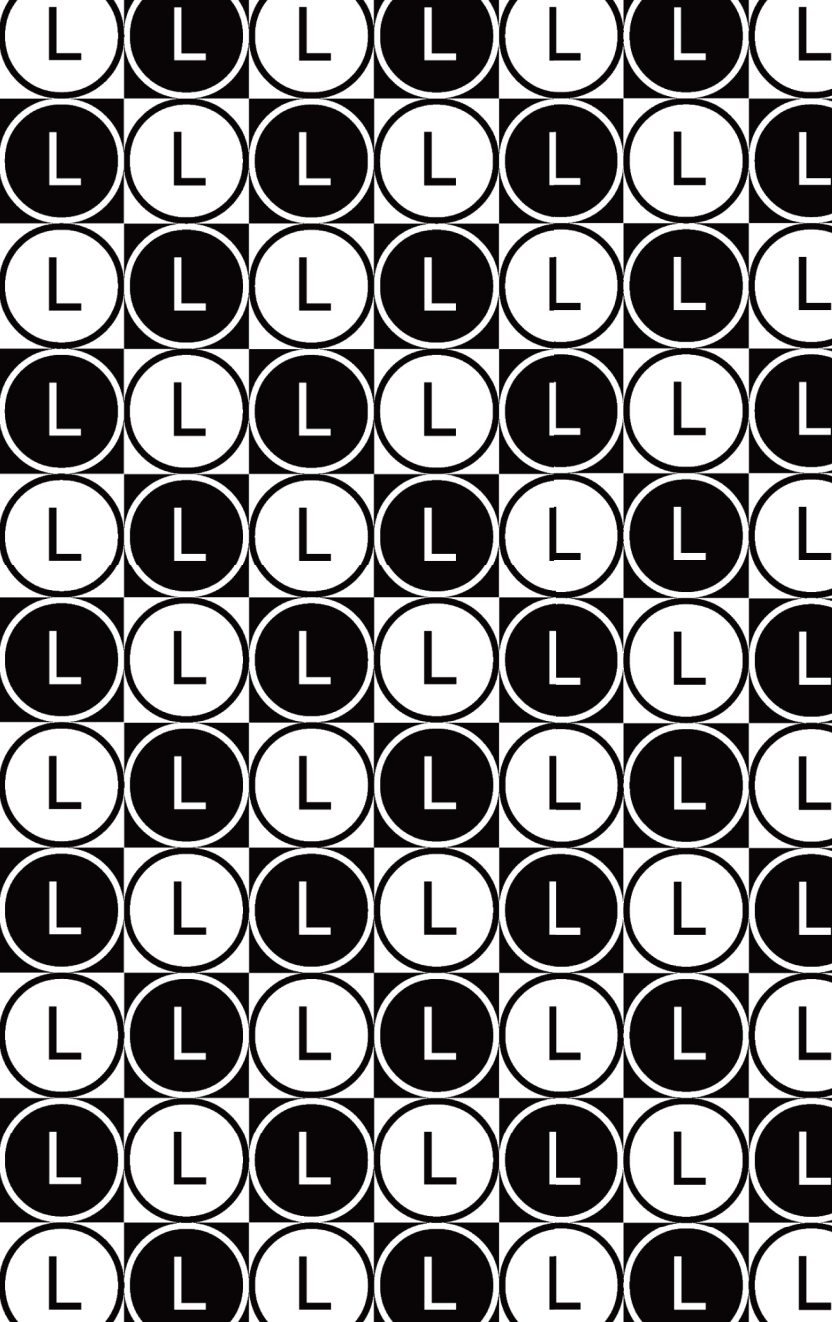
MARIE : Un mec sent bon après la douche. (*Martin enfouit son visage dans la chevelure de Marie et la serre contre lui.*)

NOTE. Emprunt à Marivaux in « LA SURPRISE DE L'AMOUR » depuis « *Je vous reconnais : »* jusqu'à « *et laissez-moi respirer* » (page 21)

Achevé d'imprimer le 12 janvier 2013
par l'imprimerie Launay
à Paris Ve - Dépôt Légal : 2013-80

ISBN 979-10-91219-03-7





ARNAUD : Tu voulais quoi? Que je
la baise devant toi?

MARTIN : Ouais.

ARNAUD : Le navire coule, Martin.

MARTIN : Quel navire?



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE GÉNÉRAL : Voulez-vous que je vous dise ? Rien ne me passionne. Ni la peinture. Ni les objets d'art. Ni l'argent. Ni la bouffe. Rien ! Vous ?

LE COLONEL : Mes idées.

LE GÉNÉRAL : Un peu court...

LE COLONEL (*piqué au vif*) : Il y a du mérite à défendre nos valeurs.

LE GÉNÉRAL : Absolument. Vous avez une conception désincarnée, si j'ose dire, des valeurs.

LE COLONEL (*soudain sur la défensive*) : Il s'agissait d'un déserteur. J'ai été lavé de tout soupçon.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL (*sortant les laissez-passer de sa poche*) : Vous les reconnaissez? Ce sont des faux. (*Un silence.*) N'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL : Vraiment?

LE COLONEL : Est-ce bien votre signature? Vous pensiez tromper mes services avec ça?

LE GÉNÉRAL : Je vous ai sous-estimé.

LE COLONEL : Vous auriez dû vous méfier de cette famille de tarés.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL : Arnaud va danser.
N'est-ce pas mon petit? (*Les soldats se disposent en demi-cercle plaçant Arnaud au milieu.*) Jouez!
(*Delphine se met à jouer machinalement une sonate de Scarlatti.*
Au bout de quelques mesures le Colonel abat son poing sur le clavier.) Vous ne connaissez rien de plus réjouissant? (*A ses hommes :*
Montrez à mademoiselle la comtesse ce que c'est que la musique!
Un soldat entonne Lili Marlene.) Dansez, monseigneur! Dansez!
Soyez son cavalier, Martin. Vous êtes leur chouchou à tous les deux. (*Martin enlace Arnaud qui vacille. Ils dansent au milieu des soldats qui chantent et frappent des mains en cadence. Le Colonel arrache la robe de Delphine et la viole, entouré par une sarabande de soldats déchaînés.*)



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARTIN : Tu m'inventes ?

ARNAUD : Oui. Quand on est amoureux, on raconte n'importe quoi. C'est ça le propre de l'amour, inventer, inventer sous peine de crever exsangue.

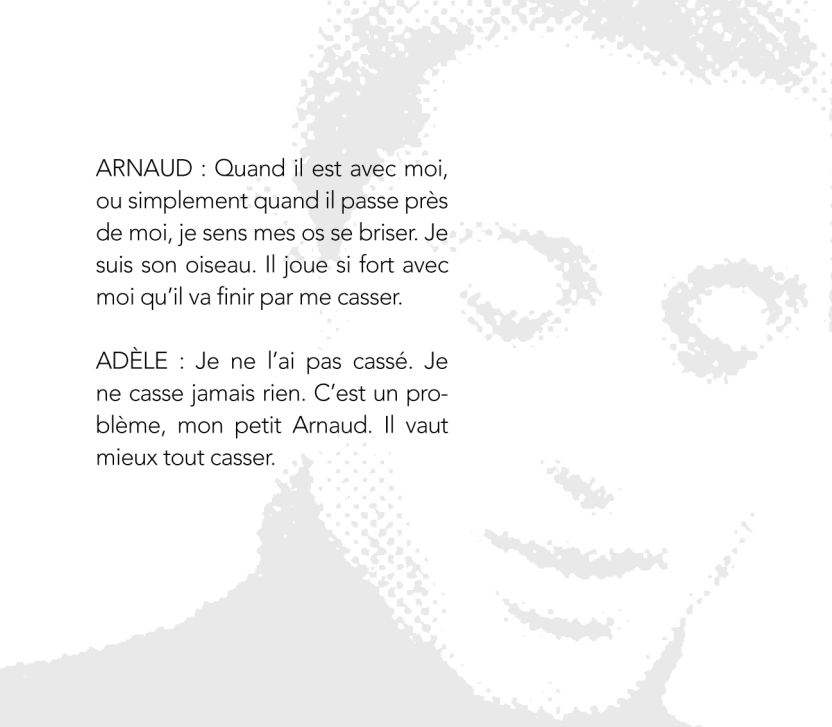
MARTIN : T'es amoureux ! ? De qui ? De ta sœur ? De moi ? C'est ça que tu essaies de me dire ? Tu me fais pisser de rire. Même une nana ne dirait pas des conneries pareilles. (*Il sort en emportant les bijoux.*)



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7



ARNAUD : Quand il est avec moi,
ou simplement quand il passe près
de moi, je sens mes os se briser. Je
suis son oiseau. Il joue si fort avec
moi qu'il va finir par me casser.

ADÈLE : Je ne l'ai pas cassé. Je
ne casse jamais rien. C'est un pro-
blème, mon petit Arnaud. Il vaut
mieux tout casser.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : J'ai fait un cauchemar.
On m'étripait, on m'arrachait le
cœur. On l'exposait sur un étal de-
vant la grille du château.

DELPHINE : Ce n'est qu'un rêve.

ARNAUD : Qui est le plus fou de
nous deux ? Celui qui rêve ou celui
qui ne rêve pas ?



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : Sublime ! C'est comme ça que je vous aime, petite soeur. Une soldatesque puante occupe le château et tu demeures impassible. Tu la sens l'odeur des soldats ? Respire ! La même que celle de nos chevaux. Ton jasmin ne parfume pas autant que leurs braguettes.

DELPHINE : Quand est-ce que tout cela prendra fin ?

ARNAUD : Jamais.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7



ARNAUD : Dis-moi la vérité, Martin.
La vérité. (*Martin fasciné tombe en
arrêt devant le perroquet. Arnaud
s'approche de Martin et lui caresse
les cheveux. Il sourit.*) Entre lui et
moi qui est le plus beau ?

MARTIN (*se dégage*) : Dites-lui que
la fête est finie.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARTIN : Passe-là à mon doigt.

ARNAUD : Tu me fatigues, espèce de crétin !

MARTIN : Allez ! (*Arnaud passe la bague au doigt de Martin.*)

ARNAUD : Qu'est-ce qu'on dit en pareille circonstance ? (*Ils se taisent un moment.*) Tu préférerais sans doute du homard ou une belle entrecôte ?



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE GÉNÉRAL : On ne touchera pas à un cheveu de votre frère. Vous le savez parfaitement.

DELPHINE : Même s'il en dit trop ?

LE GÉNÉRAL : Que dit-il ? *(Il remplit de nouveau les verres à ras le bord.)*

DELPHINE : Rien. Le contraire de ce qu'il pense.

LE GÉNÉRAL : En d'autres circonstances, il serait écrivain et on lui tresserait des lauriers.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : Tu l'as vu ?

DELPHINE : Oui.

ARNAUD : À poil ?

DELPHINE : Arnaud, s'il te plaît.

ARNAUD : Je marchais le long de l'étang. Des soldats se baignaient. Le Colonel les a rejoint. Il s'est déshabillé et a plongé. Il bandait, le salaud. Il ne s'en cachait même pas.

DELPHINE : Arrête, je t'en prie.

ARNAUD : Son zizi nichait comme une mésange sagement dans une touffe de poils jaunes.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : N'essaie pas de me réduire au silence. Tu n'y arriveras pas. Personne n'y arrivera. Je suis fou. Je sais. Mais je ne l'ai pas tuée. C'était un accident. Et tu le sais.

DELPHINE (*caressant sa robe*) : J'ai un peu honte. Nous nous drapons dans cette langue belle comme de la soie, étrange dans sa pureté, son extravagance méticuleuse...



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL : Je dérange ?

ARNAUD : Je préfère la compagnie
quelle qu'elle soit à la solitude.

LE COLONEL : Pas très flatteur
pour vos amis. Votre sœur est sortie
un peu précipitamment. A cause
de moi ?

ARNAUD : Pensez-vous. Nous
avons une dispute à propos de
Marivaux. Nous n'avons pas tran-
ché s'il faut le dire naturellement
comme nous causons vous et moi,
ou adopter un ton de circonstance.
Se hausser. Pensez-vous qu'il faille
désincarner le texte quand on fait
du théâtre ? C'est un vieux débat.
Je ne suis pas un professionnel. Ni
même un amateur. Je me plie aux
caprices de ma sœur. Je n'ai aucun
avis sur la question.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : Abstraction faite du théâtre, comment me trouvez-vous ?

LE COLONEL : Que voulez-vous dire ?

ARNAUD : Eh bien, ce que je dis.

LE COLONEL : Pas mal. Et vous ?

ARNAUD : J'admire votre uniforme.

LE COLONEL : Il ne tient qu'à vous d'en avoir un.

ARNAUD : Je ne suis pas doué pour la guerre, Colonel.

LE COLONEL : Personne ne l'est. Mais le moment venu tout le monde la fait. Les pacifistes de votre acabit ne sont pas les moins enragés.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : C'est-à-dire ?

LE COLONEL : Laissez-moi vous expliquer. *(Il saisit Arnaud par les cheveux. On a l'impression qu'il va le frapper mais il l'embrasse sur la bouche.)*



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

DELPHINE : Si je ne suis pas morte ce jour-là, c'est que peut-être je suis immortelle. Je ne partirai pas. Ni avec vous ni avec personne. Je suis ici chez moi. Où voudriez-vous que j'aille ? La vie que je mène ici me convient. Si Arnaud veut partir, qu'il parte. Libre à lui. (*Delphine choisit un disque et le place sur une platine. Un air d'Ettore Piazzolla. Elle ouvre les bras au Général. Ils dansent.*) Maman est avec moi. Elle habite ce lieu.

LE GÉNÉRAL : Il y va de votre vie.

DELPHINE : Il y a des choses plus importantes que la vie.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

DELPHINE (*arrêtant brusquement de danser, levant les bras au ciel*) : La vie ! La vie ! La vie ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. (*Elle s'approche d'une fenêtre.*) Ces hommes sont parqués dans la cour à la belle étoile depuis des heures. Ils vont mourir de froid.

LE GÉNÉRAL : Cela ne dépend pas de moi.

DELPHINE : Rien ne dépend jamais de personne.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ADÈLE : Il m'a prise la première fois sans retirer ses bottes, il s'est abattu sur moi comme le tonnerre en déchirant la moustiquaire. J'étais folle de rage et de peur. Je l'ai mordu, je l'ai griffé. Il saignait. Je l'aimais déjà à la folie. Quand il a quitté le Congo, il m'a emmenée avec vous et nous sommes venus ici, au château.

ARNAUD : Il est où maintenant ?

ADÈLE : J'en sais rien. Il me manque. Terriblement. (*Au perroquet :*) Pas vrai ?

LE PERROQUET : Vrai.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL : Il s'agit de sauver
votre tête, général.

LE GÉNÉRAL : Connaissant vos
méthodes, j'apprécie d'en avoir
encore une. (*Le fixant gravement.*)
Vous ressemblez à Robespierre!
Un pastel qui se trouve, ironie du
sort, à Versailles.

LE COLONEL : Personne n'est au-
dessus des lois, général.

LE GÉNÉRAL : Quelles lois, colonel?



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL : Le couvre-feu est
maintenu jusqu'à nouvel ordre.
D'autres questions?

LE GÉNÉRAL : Tout est clair, co-
lonel. *(Le Colonel claque des ta-
lons et sort. Le Général se verse
à boire. Il va vers la porte et tente
de l'ouvrir. Elle a été fermée à clef
de l'extérieur. Le Général ouvre sa
chevalière, en extrait un comprimé
qu'il laisse tomber dans son verre.
Il le vide d'une traite et s'écroule
foudroyé.)*



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL : J'apprécie votre franc-parler. Chez nous, les femmes baissent les yeux et gardent le silence. Vous êtes vierge, n'est-ce pas?

DELPHINE : Sortez!



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

LE COLONEL : Qui vous parle d'Arnaud ? Personne ne le menace. C'est de vous que nous causons mon petit. De vous. De votre peau, de vos yeux, de vos petits seins si menus, si compacts, si...

DELPHINE : Laissez-lui la vie sauve et vous n'aurez pas besoin de me faire violence.

LE COLONEL : Mais c'est vous faire violence qui me plaît. En voilà des manières. Allez !



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : Tu m'aimes, fumier, oui
ou merde?

MARTIN : Je préfère quand tu
m'appelles Martin.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7



MARTIN (*ouvrant tout grand la porte*) : Tu es libre, Arnaud. Libre. Pas comme moi.

ARNAUD : Chacun son tour. On t'a jamais dit fumier que tes grandes mains sont douces comme de la pluie ? Rien qu'à te regarder je perds pied, je sombre, je m'abîme... Tout s'efface. Je n'ai plus de mémoire. (*Ils s'étreignent avec passion.*)



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

ARNAUD : Tu savais qu'il y avait
des enfants juifs cachés ici ?

MARTIN : Oui.

ARNAUD : Pourquoi t'as rien dit ?

MARTIN : J'en avais rien à branler.

ARNAUD : Pourquoi avoir balancé
le Général ?

MARTIN : C'était un des nôtres.
C'est différent.

ARNAUD : La terre tourne autour
du soleil, l'espace est infini, le
temps n'a ni commencement ni
fin...



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARIE : Il m'a jamais parlé de vous.

MARTIN : J'étais son ami.

MARIE : Il n'avait pas d'amis.

MARTIN : Restez pas debout.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARIE : Il m'a jamais parlé de
vous.

MARTIN : J'étais son ami.

MARIE : Il n'avait pas d'amis.

MARTIN : Restez pas debout.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARIE : Fallait pas. Par les temps
qui courent faire des cadeaux.
C'est quoi?

MARTIN : Un souvenir. (*Martin sort
l'os humain qu'il a ramassé dans la
première scène et le lui tend.*)

MARIE : (*recule*) Qu'est-ce que
c'est que cette merde?

MARTIN : Un os.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARIE : Un butin de guerre? (*Elle prend une broche, la pique à son corsage. Elle se regarde dans une glace.*) Comment t'as fait pour ramener un butin de cette foutue guerre?



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7

MARIE : Sèche-toi. Tu vas prendre froid. Du café? C'est de la chicorée.

MARTIN : Merci, Marie. *(Il s'essuie pendant qu'elle prépare le café. Il jette la serviette de bain dans un coin et se rapproche. Elle recule sans se retourner comme si elle le sentait s'avancer dans son dos et s'appuie contre lui.)*

MARIE : Un mec sent bon après la douche.



9 791091 219037

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-03-7